

Culture invitée du n° 14 : les Rroms

L'histoire véritablement indo-européenne du peuple rrom et de sa langue

Entretien avec Marcel Courthiade, professeur de rromani à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO) à Paris. Long entretien durant lequel il a évoqué tout à tour : l'histoire des Rroms depuis l'Inde médiévale jusqu'à aujourd'hui en Europe ; les oppressions subies, particulièrement terribles quand les identités nationales sont uniques et exclusives ; les enjeux de la codification du rromani ; la notion de droits linguistiques ; la nécessité d'une réflexion scientifique sur le racisme ; la sociologie des Balkans... nous ne pouvons rendre compte de façon exhaustive de toute cette matière dans ces colonnes.

Nous en retiendrons néanmoins que parler de la langue d'un peuple, c'est parler de son histoire et de sa situation aujourd'hui. Nous en retiendrons que parler d'une culture "minoritaire" en Europe, c'est parler de la représentation institutionnelle de tous les peuples en Europe, dont on accepte que certains soient minoritaires – qu'est-ce que ça veut dire ? Tout "minoritaire" qu'on soit, on a quelque chose à dire des institutions politiques, linguistiques, culturelles en général, hors de la cause "minoritaire" qu'on plaide...



© Emmanuel Gaudette, Rrom traditionnel dans la région de Sibiu, Roumanie, juillet 1990

hopala ! : D'abord, une question de mots, de noms. Doit-on dire Tsiganes, Manouches, Romanichels ...?

Marcel Courthiade : Il faut bien distinguer entre les endonymes, noms par lesquels les Rroms se désignent eux-mêmes, et les exonymes, noms par lesquels ils sont désignés par les autres peuples. On a quatre endonymes pour désigner les Rroms... Rroms, justement, qui est d'origine indienne, et qui vient du mot *ṛomba* qui, dans l'Inde ancienne, désignait une certaine catégorie d'artistes. Et puis on a aussi le mot "Sinto", qui signifie "Indien", tout simplement. Ensuite, on a le mot "Manouche". C'est le terme par lequel les Sinté se désignent quand ils parlent en français. Et qui signifie "être humain" en rromani. Et puis, enfin, on a le mot "Kalo", qui veut dire noir. Un mot dravidien emprunté il y a très longtemps par le sanscrit. Voilà les endonymes des Rroms... Il y a aussi le terme de "Romanichel" qui serait acceptable

si... Il signifie tout simplement "Peuple rrom". Mais ce terme est devenu péjoratif et a été abandonné pour cette raison... À ces endonymes s'ajoutent divers exonymes. Aux 11e et 12e siècles, quand les paysans byzantins, en Asie Mineure, ont vu les Rroms venir de l'est, ils les ont assimilés à des groupes sans aucun rapport avec eux, des populations qui avaient circulé dans ces régions, bien des siècles auparavant : les *Atsinganoi*, une secte manichéenne dont l'influence avait culminé autour de l'an 800 dans l'Empire byzantin. Ça c'est pour expliquer « tsigane » (on a longtemps dit d'ailleurs « tsinganes, cianes, cigains » etc...). D'un autre côté, nous avons le mot « gitan » ; or, il semble que des proto-Rroms aient été présents parmi les « sarrasins », lors de la prise de Jérusalem en 1099 par les Croisés, et Jérusalem était alors en territoire égyptien, si bien que cette confusion, ce raccourci, a donné naissance au mot de « gitan » et sa variante anglaise « Gypsy », qui sont restés dans le vocabulaire... L'histoire de ces noms nous informe moins sur la réalité ethnique des Rroms que sur les mentalités des peuples en présence. Ceux-ci ont appliqué aux Rroms nouveaux venus les termes qu'ils avaient utilisés dans le passé pour désigner d'autres étrangers, sans se préoccuper de la justesse de cette dénomination ni de toute autre considération ethnologique : c'était des paysans, des soldats, des commerçants de village, pas des érudits. Rien que de très banal là-dedans. Ce n'est pas spécifique aux Rroms.

hopala ! : Il y a les prétendus euphémismes du style "Gens du voyage"...

Oui, mais ça c'est beaucoup plus récent... début du 20e siècle... "Gens du voyage", c'est particulier. Ce terme a remplacé le mot "nomade" qui avait été utilisé en France, à partir de 1912, pour désigner les Rroms afin de les persécuter. En 1912, on a mis en place tout un appareil de répression et de contrôle des Rroms, avec le fameux carnet anthropométrique². Or nommer les Rroms, en tant que tels, était anticonstitutionnel. C'était désigner une communauté, ce qui est contraire aux principes d'unicité de la République. Alors, les parlementaires ont trouvé ce subterfuge de désigner les Rroms, non en tant que Rroms, terme ethnique, mais en tant que "nomades". Ainsi, du point de vue juridique, ce n'était pas une ethnie, un peuple qu'on persécutait, mais une certaine forme de vie sociale qu'on voulait corriger... Ce terme de nomade était purement formel. En France, seuls 20 % des Rroms sont nomades, et 5 % pour le reste de l'Europe.

"La loi du 16 juillet 1912 instaura l'obligation de détention d'un carnet anthropométrique pour les "nomades". [...] À la fois titre de circulation et fiche anthropométrique, devaient y figurer, entre autres, photos d'identité, empreintes digitales, vaccinations, arrivées et départs dans chaque commune. Ce carnet devait obligatoirement être présenté dans chaque commune qui, conformément à cette même loi, pouvait refuser le stationnement."

In X. Rothéa, *Les Tsiganes – Une destinée européenne*, cf. bibliographie ci-contre.

Dans ce dossier, nous emploierons le terme "Rroms" comme terme générique et qui englobe toutes les populations désignées par les noms exogènes de Bohémiens, Gitans, Tsiganes... ou les termes endogènes de Kalé, Manouches, Sinté ou Rroms. Nous reprenons les précautions d'usage formulées par Xavier Rothéa et qui semblent avoir la préférence des militants rroms

hopala ! : Rrom, Sinté et Kalo sont trois mots tirés de la langue des Rroms. Cette langue est-elle partagée par toute la communauté ?

Marcel Courthiade : En fait, tous sont venus dans l'Empire byzantin et dans les Balkans à peu près à la même époque entre le 13e et le 14e siècle. Ils venaient de l'Inde du Nord et avaient traversé la Perse. Ils amenaient avec eux une langue indienne, qui est devenue le rromani. Et

le terme de Rrom englobe tous les Rroms quelle que soit leur histoire après. Les premiers Rroms se sont établis dans les Balkans et dans les Carpates... Une population rrom assez dense et qui s'est intégrée rapidement dans le monde rural, mais pas seulement, et s'est sédentarisée. Puis, du sud des Carpates, se sont détachés les ancêtres des Sinté qui ont repris la route en direction des pays de langue allemande. Leur langue s'est fortement germanisée car ils avaient coupé les ponts avec les autres Rroms. L'intercompréhension entre Sinté et Rroms est difficile, au-delà d'échanges de propos simples de la vie quotidienne. Au sein des Rroms, il y a aussi des variétés dialectales comme dans toute langue vivante. La variété dialectale est un état normal de la langue. Il y a quatre dialectes du rromani³... Et enfin, il y a les Kalé. Ils ont continué leur chemin après les Balkans, par voie terrestre jusqu'à la péninsule Ibérique. Empruntant au passage quelques mots aux langues slaves qu'on retrouve encore dans leur parler. Mais, en Espagne et au Portugal, les Kalé ont été victimes des exactions des monarques à leur égard. Au 18^e siècle, par exemple, il y a eu la grande rafle des 12 000 Kalé qui vivaient dans le royaume espagnol. Ils ont été emprisonnés du jour au lendemain. Certains sont morts en prison, d'autres ont été déportés vers le Nouveau Monde. Les Kalé couraient un danger à parler rromani en public. La langue a disparu. Seuls sont restés quelques mots rromani dans une forme d'argot à base de castillan ou de portugais. Ces mots étaient aussi marqueurs de l'appartenance à la communauté. Des marqueurs cryptés.

Pour ce qui est de la langue, nous avons bel et bien une langue, une entité, avec comme toute langue vivante, ses variétés. Deux superdialectes et quatre dialectes, mais il y a aussi les Rroms qui ont oublié à moitié, ou aux trois quarts, la langue de leurs ancêtres, mais c'est un cas à part. Ils se débrouillent comme ils peuvent avec ce qui leur reste dans la pratique... Ce qui est spécifique en rromani, et diffère par exemple du breton, c'est que ces parlers ne sont pas attachés à un espace géographique déterminé. Les mouvements des populations rroms sont continus à travers l'histoire. Il y a deux lignes de partage – deux isoglosses – qui séparent le rromani en quatre dialectes. Une première isoglosse sépare les parlers où la voyelle caractéristique de la copule "je suis" est "o" de ceux où la voyelle caractéristique est "e". La seconde isoglosse sépare les parlers qui ont subi la mutation des affriquées de celles qui ne l'ont pas subie. Ceci est ancien, de l'époque où la plupart des Rroms cherchaient une place sous le soleil. comme dit Rajko dans son poème, et donc ces quatre dialectes sont présents un peu partout en Europe, mais ensuite, après l'implantation des locuteurs dans les divers pays, on a vu de petites différences apparaître localement, et là, il y a des traits qu'on peut repérer géographiquement.

hopala ! : Combien y a-t-il de locuteurs du rromani et de ses variantes dialectales ?

Marcel Courthiade : Les locuteurs du sinto, c'est entre 50 000 et 200 000. Et pour les locuteurs du rromani, c'est difficile à dire. Il y a les locuteurs passifs qui, à la maison, parlent par inertie la langue majoritaire du pays où ils résident mais pratiquent le rromani de temps en temps, parfois très bien. Ils sont sans doute entre deux et trois millions. Mais il y a surtout les "locuteurs de foyer", qui parlent le rromani de manière quotidienne, comme moi, et qui sont quatre à cinq millions. Si on fait la somme, on arrive à environ sept millions de personnes, sur douze millions de Rroms. Ce qui veut dire que beaucoup de Rroms ont perdu leur langue. C'est le cas des Kalé d'Espagne. Ils sont un million. C'est le cas aussi des Rroms de Hongrie, qui sont 600 000, dont les deux tiers ont perdu leur langue après l'oppression in'exorable, voire sauvage, de Marie-Thérèse et de son fils Joseph II... au nom du modernisme et des Lumières... Les Rroms ont près de mille ans d'histoire en Europe avec des persécutions terribles et pourtant, la moitié des Rroms ont gardé leur langue. Ce qui est tout à fait remarquable quand on sait qu'actuellement, pour les populations immigrées d'Europe, la langue

d'origine se perd en deux ou trois générations. La conservation de la langue rromani dans la moitié de la communauté est tout à fait stupéfiant. Il y a une transmission familiale très forte, basée sur une culture profondément enracinée.



© Emmanuel Gaudette, Roms dans la région de Sibiu, Roumanie, juillet 1990

***hopala !* : On dit que l'intercompréhension entre Roms de pays différents est d'autant plus difficile que les communautés rroms sont en interaction chacune de leur côté avec différentes langues locales (langues slaves, germaniques, romanes...).**

Marcel Courthiade : En effet, les Roms vivent dans tous les pays d'Europe, ce qui accélère la divergence de la langue. Pour plusieurs raisons. D'abord, les mots de la vie moderne sont empruntés aux langues locales. Pour le mot "permis de conduire", les Roms de Serbie emprunteront le mot serbe, en Albanie, ils emprunteront le mot albanais, etc. Et il y a aussi le fait que l'oubli de la langue ne s'est pas fait de manière uniforme dans les communautés. Les Roms de Roumanie n'ont pas oublié le même pan de vocabulaire que celui qui a été perdu par les Roms de Serbie. C'est le même problème que rencontrent toutes les langues de l'immigration : un enfant turc dont la famille vit en France depuis trois générations n'aura pas perdu les mêmes mots qu'un enfant turc en Allemagne. L'intercompréhension en turc entre eux est très difficile une fois sorti des questions de la famille et du foyer. Les Roms connaissent aussi cette difficulté.

***hopala !* : Est-ce qu'il y a encore une intercompréhension possible entre le rromani des Roms et des Sinté et les langues actuelles d'Inde du Nord, puisqu'elles sont cousines ?**

Marcel Courthiade : Toutes les langues du nord de l'Inde sont apparentées au rromani, surtout le *braj* et l'*awadhi*, qui sont les deux grandes langues qui ont servi à la formation du hindi moderne. L'*awadhi* et le *braj bhasa* sont deux langues qui ont connu une floraison littéraire éclatante il y a quelques siècles. De nos jours, avec la formation du hindi, elles ont reculé, mais la première restreinte parlée par 30 millions de locuteurs entre Lucknow et Bénarès et la seconde par 15 millions de locuteurs au Rajasthan et en Uttar Pradesh.

Mais le rromani est proche aussi du népali. On peut compter à peu près 900 racines lexicales communes entre ces langues et le rromani, et, dans la grammaire, il y a énormément de similitudes. Mais il ne peut y avoir de réelle intercompréhension. Disons qu'on se comprend

pour les choses pas trop sophistiquées, du quotidien, un peu comme avec un dialecte éloigné. La séparation de ces langues date du début du onzième siècle et on ne pourrait s'attendre à mieux. C'est déjà remarquable comme ça. De plus, le rromani a fait pas mal d'emprunts au persan, qui a été plus de deux siècles langue officielle de la Turquie d'aujourd'hui, puis au grec byzantin, puis aux langues slaves et aux autres langues européennes - et aujourd'hui sur internet à l'américain.

hopala ! : Depuis quelques années, les intellectuels rroms travaillent à la standardisation du rromani, ou plutôt à un rromani de convergence...

Marcel Courthiade : Le mot "standardisation" est un mot abject à l'oreille française, même si, dans la plupart des langues d'Europe de l'Est, c'est un mot tout à fait normal et positif. Ce que fait l'Union rromani internationale, c'est d'induire, de faciliter une convergence par la remise en commun, en large circulation, de toutes les ressources : vocabulaire, mais aussi dérivation et formation de mots, grammaire et expression imagée, que fournit la langue. On a ratissé dans le plus de parlars possible, et aussi dans les vieux textes, et on a constaté en fait qu'il y a une logique, une cohérence. Il faut dire que si les divergences dialectales sont bien réelles, les éléments de convergence sont très puissants. On compte 5 000 racines lexicales communes aux différents dialectes du rromani. C'est beaucoup plus que les langues qui ont été codifiées lors du Printemps des peuples au 19e siècle. Une langue comme le serbe en comptait 2 000 à 2 500 à l'époque de Vuk Karadžić, le standardisateur génial du serbe. Et le pauvre est mort avant d'avoir vu le succès de son œuvre... Sur les bases de la réelle convergence des parlars rroms, les tentatives de standardisation ont été nombreuses. En Russie soviétique, au lendemain de la révolution de 1917, dans l'élan révolutionnaire, il y a eu une politique visant à codifier les langues des minorités de l'Union, à « donner un alphabet aux langues qui n'en avaient pas », comme on disait, et donc au rromani, évidemment. Cela s'est soldé par un échec. Dans les années 1920, la réflexion sur les langues minoritaires n'était pas mûre. L'approche était trop unicitaire : le dialecte rromani de Moscou avait été choisi comme standard, étant dialecte de la capitale – et aussi le plus russifié. C'était bien ennetendu voué à l'échec. Les expériences de convergence ont continué quand même en Europe de l'Est. Dans les années 1970-1980, un Rrom de Lettonie, Leksa Manušs a réfléchi à une écriture de convergence du rromani où tout le monde écrirait de la même façon, chacun prononçant à sa manière. Leksa Manušs était un très grand philologue et sanskritisant. Il a traduit le Ramayana en rromani. En même temps, des projets identiques apparaissaient en France et en Yougoslavie. Il y a eu une articulation entre ces volontés. La situation était mûre pour cette convergence. Et en 1990, au congrès de Varsovie, on a reconnu certes un alphabet officiel, mais surtout un protocole de fonctionnement polylectal, polynomique, permettant d'articuler la prononciation de cet alphabet avec toutes les prononciations des dialectes du rromani. On a bien reconnu la valeur centrale des dialectes. Ils portent la valeur émotionnelle d'une langue et font partie du patrimoine linguistique rromani.

hopala ! : J'imagine que la convergence, la standardisation du rromani ne se fait pas sans tensions... De ces tensions qu'on connaît en Bretagne, pour la codification du breton.

Marcel Courthiade : Comme pour toute langue au moment de sa codification, le rromani connaît des oppositions parmi ses défenseurs. Certains veulent que le rromani ait toutes les terminologies qui existent. Depuis la biochimie jusqu'à l'héraldique, en passant par le vocabulaire des armes de poing, et la pathologie vétérinaire, etc. Ces linguistes veulent reproduire le schéma des grandes langues comme le français, l'anglais, l'italien qui, en effet,

ont tous les registres de vocabulaire possibles et imaginables. Je ne crois pas qu'il faille s'engager dans cette voie. Nous n'allons pas consacrer nos maigres moyens à la création de vocabulaires d'emploi rarissime... D'un autre côté, il faut laisser à une langue les moyens et la liberté de se développer dans tous les domaines de la vie, y compris les plus pointus. Aujourd'hui, la plus grande partie de la production écrite du rromani concerne des textes juridiques, politiques, administratifs, des rapports, des déclarations, des programmes... Pour ma part, je regrette le retard de la production littéraire par rapport à ces centaines de pages institutionnelles. Mais c'est la vie. Écrit-on vraiment aujourd'hui dans les autres langues ?? C'était un développement inimaginable il y a dix ans... Il ne faut pas figer une langue dans les domaines qu'elle a aujourd'hui en lui refusant d'autres domaines d'extension...

Un autre courant extrême est celui représenté par ceux que j'appelle les "vernacularistes". Ils pensent que les domaines du rromani sont ceux des activités traditionnelles des Rroms et ne veulent pas en sortir. Le vocabulaire du cheval, de la chaudronnerie, de la musique... Ils pensent que ce n'est pas la peine d'interférer dans la langue. Que la convergence du rromani se fera spontanément. Dans cent, ou cinq cents, ou mille ans... Même si, par ailleurs, ce sont des intellectuels qui trouvent normal d'écrire leur production savante dans un allemand très châtié respectant toutes les conventions modernes d'orthographe réformée et de grammaire. En revanche, pour le rromani, ils interdisent tout ça. Comme si le rromani ne pouvait pas avoir de forme élaboré et des niveaux de langage soutenus. Comme s'il fallait, selon eux, que la langue conserve les appauvrissements de la palanka... Je retrouve là, parmi des intellectuels, les ravages de l'esprit de la palanka. Ils veulent que tout soit « naturel », mais ils oublient que si la langue de base, le basilecte, la langue de connivence, est « naturelle », toute langue sociale d'extension un peu plus large est forcément « culturelle »... Ce vieux discours sur le naturel et le culturel, ils l'adoptent pour les autres langues, mais attention, pour le rromani, ça ne marche plus...



© Emmanuel Gaudette, lac artificiel de Bucarest, Roumanie, vue des quartiers de l'armée du peuple, juillet 1992

hopala ! : L'esprit de la palanka ?

Marcel Courthiade : La palanka, c'est un espace socio-géographique des Balkans et qui n'est ni le village avec sa force culturelle traditionnelle, ni la ville avec son orientation intellectuelle, formalisée, cosmopolite. La palanka n'est pas un lieu concret. C'est un concept qui a été dégagé par les sociologues yougoslaves dans les années 1960 pour désigner une forme de vie sociale dans les Balkans. Beaucoup de villages dans les Balkans portent ce nom de palanka... La palanka est le lieu d'une sociabilité maigre. L'habitant de la palanka ne veut pas

savoir ce qui se passe en dehors. Au contraire du village classique, il n'y a même plus de forme orale de culture, toute communication est utilitariste... Et dans la palanka, personne ne veut savoir ce qui ne le concerne pas lui directement et physiologiquement. Il ne veut pas savoir ce qui était avant lui, ni ce qui sera après lui. Un proverbe dit : "Dans une palanka où le curé est boiteux, tous les curés sont boiteux et tous les boiteux sont curés." En plus, dans la palanka, tout le monde sait tout sur tout le monde, car tout est en circuit fermé, rien de nouveau. Il est presque inutile de parler. Le langage est réduit au minimum, réduit à sa fonction de signal. La langue y est appauvrie. Et la palanka broie aussi toute personne qui voudrait sortir de cette mélasse, en le ridiculisant, en le marginalisant. C'est ce qu'on appelle *palanački duh*, esprit de palanka. Or les Rroms et le rromani ont souffert de cet esprit de palanka parce que les Rroms se sont retrouvés très nombreux rejetés des centres urbains et renvoyés dans ce type de milieu social. Ça a réduit le champ d'activité de la langue. Même si la palanka n'est pas propre aux Rroms, c'est général dans les Balkans. J'y ai vécu. C'est un lieu qui tue les virtuoses du langage au lieu de leur donner vie comme dans les villages ou les cités.

hopala ! : Pourtant, la langue rromani pourrait être ressentie comme le ciment de la nation rrom. Une nation sans territoire, sans État, sans religion commune...

Marcel Courthiade : Et elle est en effet ressentie comme tel. Actuellement, on dit pour plaisanter que la nation rrom a un territoire, c'est Internet. Une métaphore pour dire que la langue est souvent considérée comme étant notre terre. Cela a été chanté par les poètes... Les nazis parlaient d'un homme de *Blut und Boden*, un homme de sang et de terre, le *Blubomann*. Certains Rroms ont inventé un contrepied à cette formule, et parlent d'un homme de *Geist und Sprache*, un homme d'esprit et de langue, *Geispramann*... La conservation de la langue au sein de la communauté rrom est un espoir, un modèle pour les peuples qui connaissent une forte diaspora. Il y a beaucoup de peuples où la majorité des locuteurs d'une langue vivent hors de la terre d'origine de cette langue : les Albanais, les Grecs, les Polonais, les Arméniens... Avec les mouvements de population liés à la vie moderne, il y aura de plus en plus de ce qu'on appelle aujourd'hui les « expatriés ». Mais la situation deviendra si normale que le mot va finir par disparaître. Gérer une langue et une culture en dehors de la référence à un territoire, c'est ce que nous tentons de réussir et le modèle pourra sans doute très vite être utilisé par d'autres... Et en plus, la langue rromani est bien vivante en France. Je l'entends parler dans le métro de Paris trois fois par jour.

hopala ! : Si elle est sans territoire, la nation rrom est quand même une nation européenne.

Marcel Courthiade : Les Rroms sont les plus européens des Européens. Ils sont peut-être les seuls Européens à connaître d'aussi près la diversité linguistique, culturelle, politique de l'Europe... Ce qui peut poser aussi quelques problèmes de compréhension au sein de la communauté. Il y a des concepts évidents dans certains pays et totalement inimaginables dans d'autres. Quand dans les instances internationales, je suis en cabine comme interprète pour traduire pour un public rrom, je sais que si jamais je dois traduire l'expression française "identité culturelle", tous les Rroms qui viennent de Russie ne vont rien y comprendre. Les Russes russes, les jeunes des ONG connaissent le nouveau mot *идентичность*, mais les Rroms non, car classiquement en russe, le mot pour "identité", *тождественность*, ou *тождество* ne s'emploient que dans un contexte mathématique, au sens d'identité formelle, de correspondance (*совпадение*). Alors si on dit *identitèta*, non seulement le mot n'est pas compris, en tant que mot, mais en plus l'idée même est absente du panorama conceptuel...

alors qui va comprendre le discours du fonctionnaire européen inspiré des meilleures intentions du monde ? Il y a des mots, des concepts proprement intraduisibles d'une langue européenne à une autre. Même le mot « culture », prononcez-le dans diverses langues et vous verrez que la conception change à chaque fois... C'est la gnosso-diversité de l'Europe, bien plus qu'une simple glosso-diversité... Günter Grass a un mot juste, il dit que les Rroms sont les Européens que nous souhaitons tous devenir – et du coup les premiers à se confronter aux obstacles...

hopala ! : Vous êtes interprète-traducteur à la Commission des recours des réfugiés en France, pour les nombreux Rroms qui cherchent asile en France. Pouvez-vous nous en dire un mot ?

Marcel Courthiade : En ce moment, je m'occupe pas mal des Rroms kossovars. Ils ont été chassés de leur pays dans des circonstances assez complexes et cherchent refuge en Europe occidentale. L'idéal dans l'absolu pour eux serait de retourner en Cossovie. Je pense que 90 % des réfugiés rroms qui passent dans les commissions souhaitent retourner au pays. Ils sont attachés à leurs pays. À la langue, la tradition, les copains... Un sentiment d'attachement très fort et souvent ignoré des autorités des différents pays, qui nous voient comme des gens qui se baladent, sans feu ni lieu, sans foi ni loi... Mais le retour, c'est l'idéal, l'absolu, l'impossible. Pour qu'ils rentrent, il faudrait un minimum d'abaissement des tensions dans les Balkans... et que cet apaisement soit perçu, mesurable et mesuré, pas seulement déclaré par les uns ou les autres en fonction de leur appétit politique du moment. Jusqu'aux années 1970-1980, les Balkans vivaient une sorte de multiculturalisme très ancien. On appelait ça *komşuluk*, un mot turc qui signifie « voisinage » mais qui en fait veut dire beaucoup plus, on pourrait traduire par « convivialité », mais le mot est trop intello. C'est tout l'art de vivre dans les Balkans, dans ces villes, les *kasaba* aux mille musiques, aux milles broderies, aux mille expressions d'humour et de sagesse... On ne pouvait pas vraiment parler d'un racisme spécifique contre les Rroms. Les relations entre les Rroms et les autres peuples des Balkans n'étaient ni moins ni plus cordiales qu'entre tous ces peuples les uns avec les autres. Il y avait un équilibre et les tensions entre clans d'un même peuple étaient souvent bien plus vives qu'entre groupes d'ethnies différentes. L'ethnie n'était pas un paramètre de conflit, c'est l'Occident et ses nations qui ont exporté ça dans les Balkans. Bien sûr, s'il y avait un conflit, l'ethnie ressortait mais elle n'était pas un moteur premier d'affrontements. J'ai peur que tout ça soit oublié sous les couches des leçons de l'Occident...

En fait, du moins en ce qui concerne les Balkans, la problématique rrom ne peut pas être traitée uniquement dans le cadre de la relation Rroms/Gadje, mais plutôt dans l'ensemble des articulations politiques de la région... Les Rroms là-bas comme partout sont victimes des manipulations politiques des extrémistes. Faisant partie des couches les plus défavorisées, ils partagent avec les autres groupes de ces mêmes couches une grande vulnérabilité à de tels discours. Du temps de Milošević, certains Rroms bien en vue ont été manipulés et se sont dits supporters inconditionnels de Milošević. En fait, c'était ça ou perdre leurs privilèges ridicules de journalistes ou de petits fonctionnaires. Mais ils craignaient que ça aille jusqu'à perdre la vie... D'où cette attitude complètement étrangère et incomprise par la majorité des Rroms qui, eux, souhaitaient garder ce sentiment de *komşuluk*, de bon voisinage avec tous les autres, sans considérer l'ethnie, mais seulement l'individu en face, inscrit bien entendu dans sa famille au sens large, comme cela prévalait depuis des siècles dans les Balkans. À la chute de Milošević, cette image de Rroms pro-Slobo et proserbes a été en retour instrumentalisée par certains Albanais extrémistes, partisans de la purification ethnique. Mais il faut dire que les média occidentaux ont jeté beaucoup d'huile sur le feu... à la foi par ignorance des réalités et par

attirait pour le sensationnel « les tsiganes masqués, les Roms comme on dit là-bas » de Brusini... Depuis, les Roms cossovars subissent les conséquences. Ils sont exclus de tout : de la formation, du crédit bancaire, du marché du travail, des politiques de logement. Au point que la fuite est la seule solution raisonnable... car rester signifierait créer *de facto* une classe d'exclus sans ressources possibles et donc de misérables perçus comme parasites, en un mot créer l'antitsiganisme si bien connu ailleurs... Pourquoi sacrifier ses enfants à ce mécanisme monstrueux ? Ailleurs, en Roumanie, en Serbie, surtout Serbie du sud, les Roms fuient d'autres formes d'oppression. Il y a entre 10 et 15 % des réfugiés roms en France qui obtiennent le statut de réfugié. Mais c'est le même pourcentage pour les autres réfugiés... Les commissions voient passer des gens qui sont perdus, totalement à la dérive, en état de souffrance aggravée, et que l'oppression a désaisi d'eux-mêmes. En règle générale, les membres des commissions sont mus par un réel engagement humain et même humaniste mais ils doivent passer de demandeurs bengladeshis à des Colombiens puis à des Africains ou des Tchétchènes et à vrai dire ils arrivent rarement à bien comprendre et décrypter la détresse des demandeurs. Hélas ils n'ont pas d'idées très claires sur les Roms, ils nourrissent souvent les clichés de Monsieur tout le monde et d'avance ils s'attendent à des fraudes. Et d'ici à donner une réponse juste...

hopala ! : La phrase de Günter Grass... quelle était-elle ?

Marcel Courthiade : "Les Roms sont ce que nous cherchons tous à devenir : de véritables Européens."

Entretien réalisé par Didier Caraës

Éléments de bibliographie :

Asséo H., *Les Tsiganes – Une destinée européenne*, Gallimard, 1994

Courthiade M., "La langue rromani : un joyau du patrimoine linguistique national et européen" , in *Codification des langues de France*, L'Harmattan, 2002

Courthiade M. & P. Furtuna, *Le Meurtre silencieux des Roms d'Europe*, Carobella ex-natura (éditions), Lyon, à paraître fin 2003

Rothéa X., *France, pays des droits des Roms ? Gitans, "Bohémiens", "gens du voyage", Tsiganes, face aux pouvoirs publics depuis le 19e siècle*, Carobella ex-natura (éditions), Lyon, 2003

Revue *Études tsiganes*, "La littérature des Tsiganes – Les Tsiganes de la littérature", n° 9 – nouvelle série, 1997

Revue *Études tsiganes*, "Langue et culture", n°16, 2003 (site web : www.etudestsiganes.asso.fr)

Deux poèmes de Muharem Serbezovski

Noce

Grand souci
vérité sale
nuits sans fermer l'œil
route tordue
grêle pluie chaude
sueur froide grande réunion
beaucoup, beaucoup de gens
chants musique danse

à manger et à boire
naissance du soleil
des zourlas des davoules
réveil
des fleurs de l'amour une bougie
virginité
et puis à boire et à manger

deuxième nuit
lune pleine signe néfaste
pensées noires
honte pleurs dettes
encore des dettes
années perdues
grandes noces
noces tsiganes.

Identité

On cherche le Rrom sur la terre
on cherche le Rrom au ciel
on cherche le Rrom dans les songes
sur la lune dans le monde
on cherche le Rrom

on cherche le Rrom dans l'eau
on cherche le Rrom au-dessus de l'eau
on cherche le Rrom dans les larmes
dans les ordures dans la boue
on cherche le Rrom

on cherche le Rrom dans la honte
on cherche le Rrom dans la bonté
on cherche le Rrom dans la misère
parmi les clandestins parmi les détenus
on cherche le Rrom

on cherche le Rrom en Inde
on cherche le Rrom en Égypte
on cherche le Rrom en Andalousie
au vingtième siècle au zoo
on cherche le Rrom

on cherche le Rrom dans le feu
on cherche le Rrom dans la poussière
on cherche le Rrom dans le camp de concentration
en terre déserte dans le cosmos
on cherche le Rrom

on cherche le Rrom parmi les politiciens
on cherche le Rrom parmi les sportifs
on cherche le Rrom parmi les plus grands de ce monde
parmi les nobles parmi les petits et les grands
on cherche le Rrom

on cherche le Rrom sur les routes
on cherche le Rrom sous la tente
on cherche le Rrom dans les chansons
c'est là-bas parmi les oubliés
qu'ils ont jeté le Rrom...